

LA LEÇON TÉLÉVISÉE DE GÉOGRAPHIE DEVANT LES IMPÉRATIFS PÉDAGOGIQUES ET DANS LE CADRE DES HORAIRES ÉTABLIS ⁽¹⁾

par J. TILMONT

Inspecteur de l'enseignement moyen et normal

Sans vouloir exprimer une prétention quelconque, on peut en conscience affirmer que l'enseignement de la géographie au niveau des études secondaires fut parmi les premiers à se soucier de l'emploi de moyens audio-visuels — c'est-à-dire en ce qui touche la seconde partie de ce mot composé, de la projection à l'écran d'images et de croquis.

Il me souvient, et avec attendrissement, d'une magnifique collection de ce que l'on appelait alors des « projections lumineuses » et qui avait été réunie au bénéfice de l'Athénée de Seraing par mon prédécesseur M. NICOLAS : on y trouvait des centaines de vues reproduites sur verre d'après l'iconographie même de la *Géographie Universelle* de P. VIDAL DE LA BLACHE. Malheureusement, ce ne pouvait être au sein des leçons mêmes qu'en apparut l'utilisation, mais à l'occasion de « délassements » dits intellectuels, instaurés par le Ministre de l'époque.

En fait, ce fut après-guerre que l'image projetée à l'écran prit une place dans les leçons, et grâce à deux facteurs : une distribution forcément lente d'appareils de projection par épiscopie, et le souhait exprimé par une réforme des programmes de voir installés partout des locaux de géographie dotés d'un système d'occultation. On notera d'ailleurs que les mêmes « exigences » furent exprimées au bénéfice de l'enseignement des sciences naturelles et de l'histoire. Cependant, le vrai mouvement en faveur du « visuel » remonte aux années 60, tout simplement parce qu'en vertu du Pacte Scolaire, des sommes furent allouées à l'achat pour les établissements officiels de matériel didactique nouveau ; et parce que en l'occurrence, par le truchement d'adjudications, on put choisir et distribuer parmi les diapositives-couleurs existantes sur le marché, des collections estimées adéquates et suffisantes pour une certaine illustration des cours de géographie à l'aide de diascope de prix abordable. Naturellement existent encore certaines lacunes ; mais elles sont appelées à se réduire, puisque les écoles elles-mêmes peuvent désormais procéder à un choix dans les catalogues et obtenir la livraison qu'elles souhaitent. Ceci dit, on n'oubliera pas, d'ailleurs, que d'une part les maîtres se trouvent désormais mieux préparés à l'emploi des moyens, qu'ils se sont attachés, en très grande majorité, à réunir une documentation personnelle (images de grand format qui peuvent rem-

⁽¹⁾ Communication faite à la journée d'étude « Télévision et Géographie » tenue à Liège le 26 avril 1967.

placer la projection à l'écran), qu'ils réussissent à mettre en œuvre la documentation dont disposent personnellement les élèves (manuels et atlas), qu'ils se soucient largement d'une pédagogie d'efficience.

Cette pédagogie d'efficience, on ne le dira jamais assez, ne sacrifie plus aux vieilles lunes : on est loin, décidément, et en géographie particulièrement, de la formule expositive (même évoluée grâce à l'illustration *a posteriori*), de ce didactisme si clarifié et ordonné soit-il, qui consistait à fournir un classement tout fait des éléments analytiques et synthétiques à apprendre de mémoire; de ce système socratique « dévié » où les questions posées par le maître visaient à obtenir des réponses uniquement basées sur des notions établies antérieurement et se ramenaient pour l'auditoire à résoudre une devinette, à user d'un cliché, à exprimer sans avoir vu, saisi, compris. Mais ne raillons pas le passé, car l'essentiel est vraiment de magnifier l'effort réalisé, échelon d'une progression toujours renouvelée... Il ne faut pas être grand clerc en tout cas pour préciser que désormais la leçon de géographie (comme celle de tant d'autres disciplines) se construit avec les élèves, se charpente et se meuble avec eux, s'élabore sur des faits, apprend à raisonner et à induire à l'appui de ces derniers; qu'elle est découverte dans le chef des élèves et « guidage » dans le chef des maîtres. C'est dire que tout s'y ramène à une exploitation judicieuse et critique de moyens, qu'il importe au préalable, pour le guide dûment formé, de choisir en vue de rendement (et sur le plan de la discipline, et en fonction des possibilités des élèves), de connaître et de pénétrer, de structurer et d'élaborer en prise de connaissance réfléchie. Dialogue sans doute, mais aussi et essentiellement travail d'investigation, de recherche inspirée de large éclectisme, de fixation active

Nous sommes donc bien au nœud du problème. Puisque, au-delà de tant de moyens déjà bien en place et devant l'ampleur desquels un choix inévitablement s'impose, s'en présente un nouveau inscrit dans la ligne même de notre temps : la T. V. scolaire.

Et tout d'abord une remarque toute préliminaire : être de son temps, c'est à mon sens, agir... en professeur dans une discipline qui précisément se situe dans l'actualité du Monde, qui puise largement dans une information de tous les instants. Négliger *a priori* une formule nouvelle ne serait pas faire œuvre de perfectionnement, d'autant plus que cette formule s'offre sans aucunement s'imposer et qu'en fait ce n'est point la formule elle-même qui compte, mais bien la manière de l'utiliser; or ici le maître garde son libre-arbitre, et ce dans la ligne de vérité et d'efficacité qu'il s'est normalement tracée comme éducateur, comme enseignant attentif au développement intellectuel de jeunes intelligences, et comme homme honnête et réfléchi.

La T. V. scolaire est donc bien un moyen et non une fin; elle cherche à apporter des bases de travail, ce qui veut dire qu'au-delà d'elle-même, se situe inmanquablement une action dont le maître et, sous sa conduite, les élèves eux-mêmes sont solidairement les agents. Rien ne vaut la

présence du maître, dit-on généralement et sans doute très logiquement ! Eh bien, dans ce cas nouveau, cette présence se manifeste autant que dans la leçon en forme, pas en même temps certes que la dite leçon (encore que, au cours de l'émission, les élèves puissent saisir certaines réactions possibles de leur professeur), mais immédiatement après. Puisque la leçon par télévision n'est d'abord qu'une fraction d'heure de cours et qu'elle n'a d'autre prétention que de fournir des bases diffusées en même temps au plus grand nombre d'écoles, bases que l'on pourrait imaginer, dans la perfection, être celles que le professeur et l'école ne sauraient fournir.

Certes la T. V. scolaire en Belgique forge présentement sa propre expérience et ses moyens financiers se trouvent inmanquablement limités. C'est dire qu'elle n'a pu réaliser en toute leçon au petit écran et en chacune des disciplines d'enseignement à satisfaire, un scénario absolument original comme le serait par exemple, dans le cadre de la géographie, la mise en œuvre de prises de vues en pays étrangers... Heureusement, et il convient de lui en savoir gré, elle sut puiser, après arrangements, dans une documentation filmée internationale et réussit ainsi à présenter nombre de sujets choisis de par le monde. D'autre part, il importe de saluer l'effort des réalisateurs et des scénaristes-pédagogues; les premiers, tout en étant dans leur métier, ont dû s'adapter à des exigences d'ordre pédagogique; les seconds — des professeurs qui ont accepté un travail nouveau pour eux et l'ont dans la plupart des cas présenté — ont dû construire de leurs propres mains, s'informer et longuement réfléchir. Hommage leur soit rendu en cette séance; je sais quelle fut leur œuvre, puisque je l'ai quelque peu conseillée à l'origine, supervisant deci delà un scénario sans posséder plus de compétence qu'eux-mêmes, et ayant pris la responsabilité au sein d'une commission réduite de proposer des ensembles de sujets possibles.

On a parlé à cette tribune de cette tendance pédagogique actuelle et sans nul doute bénéfique, qui s'attacherait dans le cadre d'un enseignement actif, à mieux individualiser encore le travail en classe. Or ici, semble-t-il dès l'abord, la leçon à l'écran de télévision apporte un élément de caractère nettement positif. Dans la leçon en forme en effet, l'observation reste inmanquablement dirigée : on conduit pas à pas les élèves, et pourrait-on dire les uns après les autres, à investiguer des éléments et à découvrir les relations qui expliquent certains agencements; et de là, toujours en dirigeant le travail, on fait découvrir un problème — de connaissance ou d'agencement — qui en fait s'intègre dans un schéma conçu au départ par le professeur, en fonction de ce qu'il « doit » ou compte enseigner... Par contre, par le truchement de la leçon par télévision, l'observation des élèves reste libre pendant l'émission, attendant de se manifester dès que le maître reprendra sa place. En fait ainsi, l'on a créé en dehors du professeur une ambiance de redécouverte, on a laissé à chacun un « droit de regard » et une sorte de prise de responsabilité devant la connaissance imagée, on a fait vivre pour

quelques instants le monde en dehors de l'école. Facteurs psychologiques appréciables, sans compter qu'il est toujours intéressant pour l'élève d'entendre une autre voix que celle dont il reçoit l'instruction éducative ! La leçon T. V. a donc une autre personnalité, une autre résonance ; mais il va sans dire — et ici sont en cause scénariste, présentateur et réalisateur — tout doit être au mieux, et l'image avec son attrait, et la diction, et une manière d'être et de mouvement, et un débit... Alors, viendra la remise en forme, la classe traditionnelle en méthode active, plus rapide parce que basée sur une sorte d'observation globale antérieure ; plus dialoguée puisque chacun peut exprimer le fruit d'une observation « en lui-même » ; plus inductive aussi, puisque à la première construction suivie dans un cadre audio-visuel s'en ajoute une seconde où le caractère déjà découvert se replace dans le contact maître-élève et débouche, sous la conduite du professeur, sur une fixation à la portée de l'auditoire.

Naturellement, le problème de la lecture interprétative et de la comparaison des cartes, matériaux spécifiques et indispensables de l'enseignement géographique, n'est pas résolu par la leçon télévisée. Mais elle a pu fournir un croquis de situation ; elle a pu présenter un croquis animé ; elle a pu traduire, sans attendre, une séquence photographique en schéma explicatif ; et elle eut pour elle le bénéfice de la... rapidité. Leçon en forme sur cartes d'atlas par après ? Mais cela apparaît presque automatique : les élèves savent encore ce qu'ils doivent chercher, cette fois dans « l'abstraction » des cartes ; et le maître les conduira aussitôt à trouver les appellations et les corrélations que la visualisation immédiatement antérieure a réellement suggérées.

Ne faisons cependant pas de la leçon par Télévision une panacée ! Je crois même qu'il faut tout un ensemble de leçons « traditionnelles » suivant les principes marquants de la méthodologie reçue (et ce, avec savoir-faire et sens de finesse) pour pouvoir faire l'expérience d'une leçon télévisée *AVEC* son exploitation effective. D'ailleurs, les leçons télévisées pour une même classe, pour un même programme, ne sont pas nombreuses, ce qui certes n'entraîne pas l'abus suivant une optique de simple délassement ou de « facilité ». Mais le fait est qu'une telle forme de leçon introduit la variété dans un enseignement qui, même en méthode active, directe et inductive, risquerait peut-être de se scléroser ; heureusement que la pédagogie reste un art et que d'autre part chacun des enseignants l'exerce à travers son tempérament, s'efforçant de concevoir une structure sur le choix des moyens et le sujet lui-même ! D'où une variété éminemment efficace, et que tout simplement, modestement et avec intérêt sans doute, on peut amplifier grâce à un moyen nouveau, actuel, universel...

D'aucuns diront que le film didactique joue le même rôle pédagogique que la télévision, puisque d'une part il fut conçu comme leçon animée en audio-visuel et que d'autre part, s'il n'est pas trop long, il permet une mise en œuvre pédagogique dans le cadre du cours enseigné.

Inutile vraiment de comparer, de peser le pour et le contre. Il est certes de bons films didactiques, à côté de tant d'autres qui apparaissent nettement documentaires, ce qui ne signifie aucunement, pour ces derniers, qu'à l'occasion de séances spéciales en dehors des leçons, on ne puisse y trouver large profit. Mais il semble permis de dire que la leçon par télévision aurait certains avantages sur le film projeté : la réalité didactique qui l'a inspirée, l'animation qu'entraîne le présentateur-enseignant, une possibilité aussi d'être plus aisément à jour, une longueur limitée en prévision de la nécessaire exploitation.

Or il convient d'en revenir à cette dernière; car précisément ont été émises deux leçons de type fort différent, sans compter le fait que chacune s'adressait à un cycle d'études déterminé. On peut en effet concevoir la leçon télévisée sur les polders hollandais, comme un large point de départ; pourquoi en effet devoir estimer qu'il soit nécessaire de l'annoncer, de la préparer. Par contre, son efficacité n'a laissé aucun doute : elle dérive nécessairement sur la leçon en forme, on oserait dire celle de tous les Pays-Bas, car bien peu d'éléments visuels devraient être ajoutés lorsque l'on passe au travail sur cartes et croquis. Mais la deuxième leçon demandait, elle, un préalable, et un long préalable, c'est-à-dire « des » leçons en forme sur le sujet de la météorologie; la T. V., à mon avis, a donné la réalité pratique, refaisant appel certes à la théorie mais suivant une optique de connaissance déjà fixée chez le téléspectateur... -élève. Alors, je pense qu'ici vraiment, l'exploitation *a posteriori* prend une allure toute différente : on remet les choses en place, on raccroche (au-delà de la séquence télévisée) aux leçons élaborées antérieurement, on refixe ce qui n'aurait pas été bien saisi, on refond un certain jugement... Et je me permettrai d'ajouter : il est certes bien utile que la T. V. ait réussi à placer des pré-émissions à l'intention des professeurs; car vraiment, pour susciter une bonne exploitation en classe des leçons télévisées, pour les intégrer mieux dans le programme scolaire, et pour aussi en entraîner la préparation (nous avons vu cette nécessité dans la seconde séquence présentée), il était indispensable que les utilisateurs-enseignants puissent « voir et penser ».

Mais voici que se profile à l'horizon, et dans le chef des maîtres comme des directions d'école, le « grand problème » : comment suivre les émissions de T. V. scolaires, eu égard à la rigidité des horaires de la journée, eu égard aussi pour les professeurs, aux impératifs des programmes? Tâcher de répondre à la question, c'est en fait imaginer quel pourrait être l'immense éventail des conditions locales; mais c'est aussi, je crois, faire appel à un sens de sagesse, de logique, de doigté... Quand on enseigne une discipline nantie d'une seule leçon hebdomadaire, les difficultés à vaincre apparaissent démesurées — voyons congés ! — à qui veut réaliser un programme « simplement décent »; or ce programme comporte un agencement qui ne permet que bien peu de déplacements de groupes de matières ! Mais la T. V., elle, émet suivant un horaire rigide (qui ne peut tenir compte de tant de disparités d'école à école)

et en répartissant logiquement au cours d'une année scolaire, les sujets destinés à l'ensemble presque complet des disciplines enseignées. Le professeur se trouve donc inmanquablement appelé à choisir ce qu'il estime convenir comme thème dans le cadre du programme d'une classe, tandis qu'il peut être amené aussi, en fonction de ce qu'il prévoit sur le plan T. V., à modifier certain déroulement (tout en restant logique) de ses leçons en forme. Difficulté donc, pour les enseignements à l'heure unique auxquels on pourrait appliquer ce titre d'émission française : « Pas une seconde à perdre » ! C'est dire que le professeur, décidant d'utiliser la leçon T. V., doit en supprimer le rendement pour son programme de cours; que faire, par exemple, d'une émission comportant vingt minutes, sur un sujet dont l'évocation souhaitable dans un cours en forme n'en nécessite qu'une seule ? Critique adressée à la T. V. ! Loin de là; mais le professeur est tenu non par des impératifs, mais par le « possible »; quelle partie de son programme scolaire réalise-t-il en fait, et sans perdre de temps, en 30 heures-année s'amenuisant pratiquement à 28, à 26, à 24 et peut-être moins, suivant les jours !

C'est dire aussi qu'il serait impensable de remplacer un enseignement à une leçon-semaine, se donnant dans une majorité de cas l'après-midi, par une leçon de T. V. se rapportant à un autre cours; notamment à une branche bien dotée en heures et qui peut bénéficier en outre d'une situation de matinée. Autrement dit, si une leçon devait être supprimée, une récupération doit normalement être prévue, le cours bénéficiaire cédant la place à la leçon suspendue... Arrangement, cela va sans dire; justice distributive sans doute !

Les heures d'émission posent aussi un problème, puisque d'école à école, et en fonction de conditions locales, le « top horaire » des périodes de cours d'après-midi varie fortement; quelle décision prendre sinon celle que l'on jugerait la mieux adaptée aux circonstances : équilibre des cours d'une part et possibilité d'exploitation pour le cours concerné d'autre part. D'aucuns se demandent aussi s'il est opportun de grouper plusieurs classes parallèles se trouvant intéressées par une émission; mais, l'exploitation est-elle réellement possible et rentable dans ce cas, étant donné le trop grand nombre d'élèves, étant donné aussi le trouble que l'on jette inmanquablement dans l'organisation des études ?

En fait donc, l'intégration des leçons télévisées dans la structure hebdomadaire des études, postulerait une refonte de celle-ci; il conviendrait en effet qu'on puisse suivre les émissions (et les exploiter) sans devoir se préoccuper d'incidences sur l'horaire établi des cours en forme. Autrement dit, il apparaît souhaitable que l'on arrive à définir par classe, un après-midi « libre vis-à-vis de l'horaire établi » et qui serait consacré à la mise en œuvre des leçons télévisées comme à d'autres activités. Malheureusement, bien rares sont les classes, et au cycle inférieur seulement, où l'on dispose d'heures de « battement » qui pourraient être groupées dans le cadre d'un après-midi; partout ailleurs s'impose l'horaire hebdomadaire maximum (du moins à l'enseignement officiel)

et il faudrait une réforme d'ensemble pour l'aérer. Mais dans ce cas, quelles sont les disciplines qui consentiront à se minimiser, à se sacrifier, à disparaître même !

Naturellement les qualités de fond et de forme que doit posséder la leçon télévisée, constituent pour le pédagogue-spécialiste de la branche concernée les déterminants de son choix; cependant, comme il est prescrit de prévoir longtemps d'avance un horaire au moins semestriel de réception sur petit écran, l'utilisateur-professeur ne peut juger que sur titre. Handicap, sans nul doute ! Mais qui se corrige tout de même, grâce à la préémission d'avant-soirée, unanimement appréciée. Cependant ceci veut bien dire que les responsables de la leçon « qualitative » dont l'écran ne donne la facture que quelques jours avant l'émission destinée aux élèves, doivent mettre tous les atouts dans leur jeu. Evoquons par exemple les exigences de l'information de base, dans une discipline telle que la géographie toujours changeante, sans cesse renouvelée ! Et pensons en même temps à l'immensité, à la complexité du domaine à investiguer ! Aussi souhaite-t-on d'une part que les échanges d'émissions scolaires de géographie se multiplient entre les pays; d'autre part que puisse s'exercer une sorte de supervision scientifique, un conseil *ad-hoc* apportant ses lumières et ses critiques constructives. L'Université tend la main aux scénaristes-pédagogues; que ces derniers la saisissent en confiance, suivant une large optique de perfectibilité.

Des questions se posent aussi sur un plan nettement pédagogique : celui de la préparation des maîtres appelés à se servir d'un nouveau moyen « d'éducation et d'instruction ». On pense dès lors immédiatement au contenu d'un cours de méthodologie spéciale, à l'Université comme au Régendat, qui fera désormais un sort à ce procédé moderne de la réalité enseignante; et d'autant plus que, pénétrant dans les foyers et mettant ces derniers en contact immédiat avec le Monde, la T. V. s'intègre dans nos mœurs, assurant aux adultes une instruction continue, permanente, toujours vivante !

En outre, cet enseignement méthodologique, dont un dynamisme inspirera forcément les démarches, se projettera très favorablement vers des principes de pédagogie active, puisqu'aussi bien dans le chef des élèves doit s'accomplir en notre temps, une véritable éducation de la « visualisation », tandis que dans le chef des maîtres s'opère inmanquablement une mutation, grâce à l'image elle-même, de leurs relations avec leurs propres disciples.

Grâce à la T. V. scolaire, moyen incontesté d'actualisation, le professeur nourri de science mais soucieux d'éclectisme, armé d'expérience mais attentif à la repenser, peut devenir, croyons-nous, un éducateur dans toute l'acception du terme. Car tout simplement et presque automatiquement à la suite d'un processus d'information universel et direct, il créera une large ambiance de relations humaines au sein de ses classes actives, découvrira mieux les possibilités d'un chacun et saura dès lors avec aisance et lucidité en promouvoir l'épanouissement. La pédagogie

est riche de valeurs permanentes : elle n'en doit pas moins s'adapter aux réalités d'une époque et la nôtre, faut-il le dire, apparaît féconde en moyens nouveaux; les négliger serait inévitablement régresser. Or, tout l'art pédagogique réside, vis-à-vis d'eux, dans une manière éclectique de voir et de penser, afin de poursuivre sans cesse une réalité d'efficacité.

La leçon télévisée offre des valeurs; l'éducation qu'elle doit entraîner aura, elle seule, du prix.
